

X

QUOI QU'IL EN SOIT...

« Le figuier ne fleurira pas, et il n'y aura rien à récolter dans les vignes. Le fruit de l'olivier manquera, et les champs ne donneront point de nourriture ; plus de brebis dans la bergerie, plus de bœufs dans les étables ! Néanmoins, je veux me réjouir en l'Éternel, et tressaillir de joie dans le Dieu qui me délivrera. L'Éternel, le Seigneur, est ma force. Il rend mes pieds aussi agiles que que ceux des biches, et il me fait trouver un refuge sur les hauteurs. »

Habac. III, 17-19.

Avez-vous lu le prophète Habacuc ? Si vous ne l'avez pas lu, lisez-le ; si vous l'avez déjà lu, relisez-le, comme je viens de le faire à l'occasion de cette méditation même dont il nous fournit le texte. Vous serez certainement frappés comme moi de l'étonnante actualité de son langage. Se peut-il que ces pages aient été écrites il y a deux mille cinq cents ans ? Ne sont-elles pas d'hier ? Est-ce des Chaldéens qu'elles nous parlent, est-ce des Allemands ? Que pensez-vous de traits comme ceux-ci : « Sa force — est-il dit de l'envahisseur — sa force est son Dieu... Il se rit des forteresses ; il construit des terrasses, et il les prend... C'est pourquoi il sacrifie à ses filets et il offre de l'encens à

ses rets », c'est-à-dire qu'il met toute sa confiance dans les moyens de destruction qu'il a inventés.

La suite des idées est claire et correspond à la division en chapitres. Le premier décrit la marche irrésistible du conquérant et demande à Dieu pourquoi il permet le triomphe de l'injustice. Le second chapitre contient une réponse de Dieu, qui est une révélation et une justification de ses voies. Instrument d'un châtement divin, l'opresseur chaldéen sera brisé à son tour et châtié de son orgueil, tandis que le juste opprimé vivra par la foi. Le troisième chapitre est une hymne. Le prophète, devenu un psalmiste, loue l'Eternel; en un langage plein d'élévation et de poésie, il nous fait assister à une apparition de Dieu pour juger et pour sauver, à une théophanie, comme on dit, analogue à celle du Sinaï. Le dernier mot (c'est toujours le mot important; quel sera celui de la présente guerre?) est celui que nous avons pris pour texte. Ce n'est pas, comme nous nous y serions attendus, un cri de triomphe à propos de la ruine de l'empire chaldéen ou babylonien et de la délivrance d'Israël. La pensée du prophète s'arrête au contraire sur des perspectives affligeantes au point de vue terrestre : plus de fruits au figuier ni à la vigne, plus de nourriture dans les champs, plus de bœufs ni de brebis dans les étables; mais à cette disette, à cette indigence visible, le chantre inspiré oppose un victorieux : « Quoi

qu'il en soit ». « Néanmoins, je veux me réjouir en l'Éternel et tressaillir de joie dans le Dieu qui me délivrera » ; c'est ce « quoi qu'il en soit » que je vous apporte aujourd'hui, mes chers frères. Il est impossible que nos cœurs ne soient pas émus et comme ballottés par les vicissitudes de la guerre ; mais il faut qu'il y ait une région lumineuse où ils se retirent, des biens supérieurs dont ils s'emparent dès maintenant par la foi avec la certitude de ne pouvoir les perdre. Que le Dieu d'Israël, le Dieu des prophètes et des apôtres, le Dieu de Jésus-Christ, nous soit en aide !

I

« Pour moi, je veux me réjouir en l'Éternel et tressaillir de joie dans le Dieu qui me délivrera. » Le privilège du croyant ou du serviteur de Dieu comme tel n'est pas d'être à l'abri des maux qu'il décrit ; on sent au contraire qu'il les partage avec son peuple. Ce n'est pas non plus d'être insensible à ses misères et à ses détresses : tout son livre atteste l'intensité de sa souffrance patriotique et l'énergie de son indignation contre l'opresseur ; mais, tout en s'attristant de ces malheurs publics et privés, Habacuc se réjouit en son Dieu. Il n'est pas précisément au pouvoir de l'homme de se réjouir ou

de s'affliger à volonté; mais, grâce à la faculté d'attention qu'il possède, il peut diriger sa pensée vers tel objet ou vers tel autre, et par là modifier profondément le cours de ses sentiments. C'est dans cette faculté d'attention que résident en grande partie le secret et le fond de la liberté humaine. Or, c'est vers Dieu que se tourne, c'est vers lui que se réfugie la pensée du prophète; ainsi, déjà au chapitre I", après avoir dit du conquérant chaldéen: « Sa force est son dieu », il oppose à ce dieu de chair, de boue et de mensonge, le vrai Dieu qui est le sien et s'écrie, dans un élan sublime, avec une sainte passion, pour ainsi dire: « N'es-tu pas de toute éternité, ô Eternel, mon Dieu, mon Saint? » Voilà comment, et voilà en qui le prophète se réjouit quand même, lorsque tout ici-bas semble propre à l'affliger. Nous imiterons son exemple, dans la mesure où nous partageons sa foi.

Pour Habacuc et pour nous, un premier motif de confiance et de joie, c'est ce que Dieu est: « Mon Dieu, mon Saint. » Ici-bas, le dieu insolent du Chaldéen, qui, au fond, n'est autre que lui-même, peut avoir son heure de triomphe; là-haut règne le Dieu d'Israël, le vrai Dieu, le seul. Ici-bas, trop souvent l'injustice triomphe; là-haut, habite la justice éternelle et parfaite; ses yeux sont trop purs pour voir le mal. Ici-bas, le méchant opprime le faible; la violence homicide se

donne carrière ; là-haut, vers Dieu, résident la bonté et la miséricorde ; dans sa colère même il se souvient d'avoir compassion. Les imperfections et les péchés de l'homme ne peuvent pas plus obscurcir les perfections de Dieu que les nuages de notre atmosphère ne peuvent altérer réellement la clarté du soleil ; tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de la voiler momentanément.

Or, la région supérieure, celle de la lumière, est à la région inférieure, celle des ténèbres, ce qu'est à notre terre le soleil, qui est un million de fois plus grand qu'elle, que dis-je ? ce que lui est l'immensité sereine des cieux étoilés, peuplés de soleils sans nombre. Le ciel, qui enveloppe de toutes parts la terre dans l'espace, l'enveloppe aussi dans le temps, puisque, au commencement, il y avait Dieu seul, le Créateur antérieur à la Création, et puisque, à la fin, Dieu sera tout en tous. A ce point de vue, le mal, dont l'énormité nous fascine et nous accable, n'est pourtant, si nous le comparons au bien, qu'un accident, une parenthèse, un désordre passager dans l'univers de Dieu, un ennemi déjà en voie d'être vaincu. Celui qui croit cela, comment ne se réjouirait-il pas en Dieu, surtout si, comme Habacuc, il a appris à l'appeler : mon Dieu, mon Saint, ou, comme nous, chrétiens : mon Père et notre Père ? Si vous pouvez, dans la sincérité de votre cœur, donner ces noms à Dieu, mon frère ou ma sœur, vous

pouvez aussi, en tout temps, même dans les larmes, dans l'anxiété et dans le dénuement, même « quand il n'y a ni fruits à la vigne, ni bœufs dans les étables », vous réjouir en Lui.

II

Ceci nous amène à un second sujet de confiance et de joie, étroitement lié avec le premier, c'est ce que Dieu a fait pour nous dans le passé. Le Dieu en qui l'on se réjouit est le Dieu révélé. Les partisans d'une religion purement naturelle ou philosophique peuvent avoir une croyance raisonnable et raisonnée en leur dieu ; ils ne se réjouissent pas en lui ; généralement ils ne le prient pas et ne chantent guère des cantiques à sa louange. Pour que Dieu devienne pour nous un sujet et une source de joie, il faut que nous le connaissions par expérience, comme nous connaissons un ami et un bienfaiteur humain ; il faut donc qu'il ait agi et qu'il ait parlé. Tel est le Dieu d'Habacuc, le Dieu d'Israël. Nous avons vu que le prophète se rappelle l'apparition de ce Dieu sur le mont Sinaï ; il en fait en quelque sorte une peinture renouvelée. Comment ce Dieu de la loi, ce Dieu qui veut être seul adoré et toujours obéi, qui condamne avec tant de sévérité toute injustice com-

mise envers le prochain, pourrait-il considérer avec indifférence les crimes du Chaldéen, et les laisser impunis ? Aussi le prophète l'appelle-t-il le Saint, et il ajoute : mon Saint, car Dieu est le Saint d'Israël, et de tout Israélite fidèle. Le prophète songe aux promesses immuables que Dieu a faites à Abraham, au choix qu'il a fait du peuple d'Israël, aux délivrances magnifiques qu'il a accordées à ce peuple par Moïse et Josué, par les juges, les rois et les prophètes. Certes, Habacuc n'ignore pas qu'en raison de l'ingratitude et des infidélités d'Israël, ses prophètes ont dû lui annoncer de terribles jugements de Dieu, précisément ceux qui sont en train de s'accomplir. Mais il sait aussi qu'à leurs plus sévères menaces les envoyés de Dieu ont toujours mêlé des promesses et que leur dernier mot n'est pas le jugement, mais, après et à travers le jugement, le salut. C'est pourquoi il se réjouit en Dieu, en Dieu qui le délivrera et qui délivrera son peuple.

Si tel est le Dieu de l'ancienne Alliance, que dire de celui de la nouvelle ? Si nous ne savons pas trouver en lui une source inépuisable de confiance et de joie, où est et que signifie notre foi ? La vôtre, mon frère, est troublée par les événements actuels ; vous vous étonnez, vous vous scandalisez de ce qu'un Dieu juste et bon les ait permis, mais vous savez bien que Dieu n'est pas l'auteur du mal. Si dans cette guerre il faut laisser

à sa Providence une action qu'il ne nous est pas possible de préciser ni de définir, il faut faire la part plus grande encore aux passions, aux ambitions, aux crimes des hommes. Est-il surprenant que nous ne discernions pas, dans les effets de causes pareilles, l'expression de la sainte volonté de Dieu? C'est ainsi que dans un tableau où la main d'un enfant ou d'un novice aurait tout brouillé ou défiguré, vous ne reconnaîtriez pas l'œuvre d'un grand maître. Tels sont, en général, les événements de l'histoire humaine; le bien et le mal, le divin et l'humain s'y mêlent dans des proportions infiniment diverses; c'est pourquoi cette histoire ne reflète pas l'image de Dieu. Mais il y a une exception. Il y a un homme en qui la parfaite image de Dieu a resplendi, c'est Jésus-Christ. Il y a une page de l'histoire qui traduit clairement et fidèlement la pensée et la volonté de Dieu à l'égard des hommes, c'est celle qui nous raconte la vie, la mort et la résurrection du Sauveur. Il y a un jour où Dieu nous a ouvert tout son cœur et nous a fait connaître ses véritables intentions à notre égard, c'est le jour où Jésus-Christ a donné sa vie, lui juste, pour nous injustes, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. (1) Si nous croyons cela, comment ne pas nous réjouir en Dieu? Est-il un méchant,

(1) I Pierre III, 18; Jean III, 16.

sur la terre ou dans l'enfer, qui puisse nous ôter ce que Dieu nous a donné? Est-il au pouvoir d'un usurpateur quelconque de nous séparer de l'amour du Père et d'anéantir le royaume que le Fils de Dieu a fondé par sa victoire sur le péché et sur la mort? « Le Seigneur est ma force, dit Habacuc, il rend mes pieds aussi agiles que ceux des biches, il me fait trouver un refuge sur les hauteurs. » Oh ! comme la joie triomphante du prophète doit faire honte à ces chrétiens qui, en principe, selon la parole de saint Paul, sont déjà « ressuscités avec Jésus-Christ, déjà transportés avec lui dans les lieux célestes » (1), et qui semblent croire tout perdu si le communiqué d'aujourd'hui est moins favorable que celui d'hier, ou si la Bulgarie achève de se rendre ou de se livrer à ces puissances d'iniquité à qui elle ressemble !

III

Toutefois, je le reconnais, notre joie serait bien incomplète, si elle reposait uniquement sur les grandes choses que Dieu a faites pour nous dans le passé. Les bienfaits de Dieu dans le présent, notre communion actuelle avec lui, sont une nouvelle et

(1) Eph. II, 6.

abondante source de confiance et de joie. Ici encore, nous suivons l'exemple et nous invoquons l'expérience d'Habacuc. Il n'est pas seulement un disciple fidèle des anciens prophètes, il est prophète lui-même. Après avoir invoqué l'Éternel et attendu sa réponse, il reçoit une révélation personnelle et directe qui lui déclare, comme nous l'avons rappelé, que l'orgueil du méchant sera châtié et que le juste vivra par la foi, en attendant son entière délivrance. A l'ouïe de cette parole de Dieu, le prophète tremble, comme il convient à un homme pécheur, ses genoux s'entre-choquent, ses os semblent près de se dissoudre. Pourtant, ce n'est pas la crainte qui domine et qui demeure, c'est l'action de grâces ; car le prophète entonne un cantique dont les derniers mots, ceux mêmes que nous méditons, expriment la plus sereine et la plus joyeuse confiance.

Nous ne sommes pas des prophètes, mes frères, et nous n'avons pas le bénéfice d'une inspiration surnaturelle. Mais, si nous sommes chrétiens, nous sommes des enfants de Dieu, et les grâces qui nous sont accordées dépassent de beaucoup celles dont jouissaient les serviteurs de Dieu les plus privilégiés de l'ancienne Alliance. Car Dieu s'est manifesté à nous avec tout son amour de Père. Jésus-Christ n'est pas seulement le Sauveur qui nous a rachetés par son sang il y a deux mille ans, il est celui qui demeure avec nous jusqu'à la fin des siècles, qui nous sauve de jour en jour et d'heure

en heure. Le Saint-Esprit nous a été donné afin qu'il habite avec nous éternellement et qu'il nous communique les trésors de salut et de vie qui sont en Christ. L'amour de Dieu répandu dans nos cœurs par cet Esprit, l'assurance du pardon de nos péchés et de notre relation filiale avec le Père céleste, la victoire sur la tentation, l'assistance qui nous rend capables d'accomplir la volonté divine et d'être en bénédiction à nos frères, la ferme espérance de la vie éternelle, voilà quelques-unes des grâces qui nous sont acquises, qui nous appartiennent de droit, puisque Jésus-Christ est à nous et que nous sommes à lui. Si nous sommes privés de ses grâces, ou si nous en sommes pauvrement et incomplètement pourvus, c'est par notre faute ; c'est l'effet de notre désobéissance et de notre incrédulité, car les deux grands moyens de grâce et de communion avec Dieu sont la foi et l'obéissance. La foi : « Toutes choses sont possibles à celui qui croit.... Si vous aviez de la foi, gros comme un grain de moutarde, vous transporteriez des montagnes. » (1) L'obéissance : « Si vous gardez mes commandements, dit Jésus, vous demeurerez dans mon amour, comme je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Demandez alors ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé. » (2)

(1) Marc IX, 25 ; Luc XVII, 6.

(2) Jean XV, 7.

Si nous remplissons ces conditions (et ne voulez-vous pas avec moi, et surtout avec l'aide de Dieu, les remplir dès aujourd'hui ?) comme nous nous réjouissons en Dieu en tout temps ! Qu'importe, en effet, pour rappeler les paroles du prophète, que les fruits du figuier, de la vigne et de l'olivier fassent défaut si, devenus des sarments du vrai cep et demeurant en lui, Jésus-Christ porte par nous des fruits abondants ! Qu'importe que nous soyons soumis à des privations qui n'iront pas, nous pouvons l'espérer de la fidélité de Dieu, jusqu'à celle du pain quotidien, si nous sommes nourris du Pain de vie ! Qu'importe que les eaux débordées de l'adversité menacent de nous engloutir, si Dieu, qui est notre force, nous donne des pieds agiles comme ceux des biches, et nous fait trouver un refuge dans les hauteurs ! De tout temps les chrétiens ont, par la foi, triomphé en Dieu, au milieu des plus cruelles afflictions. Je me rappelle une martyre huguenote, Philippe de Luns, revêtant ses habits de fête pour monter sur l'échafaud ; un galérien protestant, de Marolles, écrivant, du fond d'un cachot obscur et infect, que Dieu lui fait faire tous les jours des repas délicieux en le comblant de ses grâces ; Adèle Kamm, dont la jeunesse ne fut qu'un long et douloureux martyre, trouvant dans sa foi le secret d'une joie habituelle et abondante, et la force d'aider et de consoler ses compagnes d'infortune. Après cela, comment le plus éprouvé

et le plus désolé d'entre nous pourrait-il se croire privé ou dispensé de se réjouir en Dieu ?

IV

J'ai peut-être été trop loin quand j'ai semblé dire : qu'importent les événements actuels ? Certes des malheurs comme ceux qui fondirent sur Jérusalem au temps de ses derniers rois, ou comme ceux qui accablent aujourd'hui la France, importent beaucoup. Pour le croyant, ils sont un sujet de trouble, pour l'incroyant, un prétexte d'incrédulité. Ils obscurcissent l'honneur de Dieu. Aussi Dieu ne nous demande-t-il pas de les accepter comme définitifs et irréparables. Au contraire, il nous en promet la réparation. Il vient, par sa révélation, d'en donner l'assurance au prophète. C'est ce qui a fait jaillir de son cœur une hymne d'action de grâce. Voici donc le dernier sujet de confiance et de joie : ce que Dieu fera demain pour nous. Ses promesses s'adressent à l'individu et à la société ; elles embrassent la vie présente et la vie à venir ; elles répondent aux vœux de notre conscience et aux besoins de notre cœur.

Notre conscience exige que justice soit faite ; elle sera faite en son temps ; d'une façon partielle et préparatoire ici-bas, puis tout à fait, dans

l'éternité, lorsque le Christ reviendra pour achever son œuvre, et établir définitivement son règne. Alors toute grandeur orgueilleuse sera confondue et anéantie, toute gloire égoïste et charnelle changée en opprobre, toute inhumanité et toute cruauté châtiée sans merci, toute hypocrisie démasquée ; alors aussi les humbles et les petits hériteront le royaume, les affligés seront consolés, les pacifiques seront appelés fils de Dieu. Dans ces nouveaux cieux et cette nouvelle terre, où la justice habitera, toutes les questions qui nous troublent aujourd'hui seront résolues, toutes nos larmes essuyées, tous les besoins de nos cœurs apaisés ; nous serons pour toujours avec le Seigneur et avec ceux que nous aimons en lui ; le contemplant tel qu'il est, nous lui deviendrons semblables. Nous ne pouvons nous faire qu'une idée bien imparfaite de cette perfection future, mais nous savons qu'elle dépassera tout ce que nous pouvons imaginer et penser ; Jésus-Christ lui-même, notre Frère aîné et notre Rédempteur, est le garant de notre espérance et notre précurseur dans la félicité et dans la gloire. En attendant, nous sommes appelés à vivre par la foi. La foi compte sur ce que Dieu est, elle s'approprie ce qu'il a déjà fait pour nous et en nous de jour en jour ; elle rend grâce d'avance de ce qu'il fera demain. « Le juste vivra par la foi. » (1) Cette parole est comme le

(1) Hab. II, 4.

centre du livre d'Habacuc ; l'apôtre Paul en a fait la pierre angulaire de sa doctrine de la justification ; on peut dire qu'elle résume l'expérience des serviteurs de Dieu, depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. Qu'elle soit désormais l'inspiration et la règle de votre vie et de la mienne !

Amen.

Oratoire, 10 octobre 1915.